



Arthur Buies

La Lanterne

L'ennemi instinctif des sottises, des ridicules,
des vices et des défauts des hommes

LUX

LA LANTERNE

ARTHUR BUIES

LA LANTERNE

L'ennemi instinctif des sottises, des ridicules,
des vices et des défauts des hommes

*Texte établi et présenté par Jonathan Livernois
et Jean-François Nadeau*



La collection « Mémoire des Amériques » est dirigée par David Ledoyen

Dans la même collection

- Georges Aubin, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*
- Georges Aubin et Nicole Martin-Verenka, *Insurrections. Examens volontaires, tome I (1837-1838)*
- Georges Aubin et Nicole Martin-Verenka, *Insurrections. Examens volontaires, tome II (1838-1839)*
- Beverley D. Boissery, *Un profond sentiment d'injustice. La trahison, les procès et la déportation des rebelles du Bas-Canada en Nouvelle-Galles-du-Sud après la rébellion de 1838*
- Arthur Buies, *Correspondance*
- Arthur Buies, *Lettres sur le Canada. Étude sociale*
- Ève Circé-Côté, *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne*
- Yvan Lamonde, *Fais ce que dois, advienne que pourra. Papineau et l'idée de nationalité*
- Chevalier de Lorimier, *Lettres d'un patriote condamné à mort. 15 février 1839*
- Robert Nelson, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*
- Wolfred Nelson, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*
- Lactance Papineau, *Correspondance (1831-1857)*
- Louis-Joseph Papineau, *Cette fatale union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*
- Louis-Joseph Papineau, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*
- Carl Valiquet et Pierre Falardeau, *15 Février 1839. Les photos du film*

En couverture : vignette d'Alfred Boisseau en une de *La Lanterne*.

© Lux Éditeur, 2018

www.luxediteur.com

Dépôt légal : 2^e trimestre 2018

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-276-2

ISBN (epub) : 978-2-89596-742-2

ISBN (pdf) : 978-2-89596-932-7

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

LIRE BUIES

ARTHUR BUIES RESTE UN MYSTÈRE. Le journal qui le rend célèbre, *La Lanterne*, a beau évoquer la lumière dans un XIX^e siècle canadien où règnent des éteignoirs, il a été poussé longtemps vers la pente de l'oubli. À trop vouloir escamoter son œuvre, ceux qui se faisaient profession de le détester finirent par construire de leur haine à son égard une sorte de piédestal. Il faut dire qu'il en va de même pour presque toutes les affaires qui touchent à la censure : ce que l'on croit faire disparaître sous son couvert rejaillit toujours, avec une force plus grande que celle qui a voulu l'écraser.

Sans même que son œuvre soit rééditée, Buies sera dénoncé pendant des décennies par le clergé qui, ayant la mainmise sur le système d'éducation, ne lui pardonnera jamais son audace ni son insolente liberté. Les manuels de littérature le condamnent sans appel jusqu'aux années 1960. Mgr Camille Roy tient le haut du pavé en la matière. Dans les différentes rééditions de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, la bible du maigre enseignement littéraire prodigué aux jeunes générations, Buies est maudit, vilipendé, écarté, pour ne pas dire écartelé. Bien que mort, Buies est enterré à nouveau plus d'une fois par ces gens-là. Ce qui contribue bien sûr à l'écartier des consciences, mais aussi, il faut le dire, à hanter toute

une société qui conserve son nom en mémoire, du moins de loin en loin.

Un batailleur tel Claude-Henri Grignon ne s'y trompe pas. Catholique féroce, régionaliste fervent, il désapprouve la croix que Maurice Duplessis a installée dans l'enceinte du parlement, au « salon de la race », comme on l'appelle souvent dans les milieux politiques du temps. Il juge le premier ministre trop timide. Grignon propose plutôt de faire couler une immense croix en or massif, financée à même un impôt spécial d'un dollar prélevé auprès de chaque citoyen. Il existe, écrit-il, « la simple croix de bois, celle-là même, si auguste, sur laquelle expira le Sauveur du monde et dont on retrouve la copie en miniature dans les huttes des bûcherons les plus humbles ; puis, il y a la croix d'or, immense, colossale, vengeresse, écrasante, que tous les catholiques doivent payer de leurs piastres, de leur sang et de leur amour¹ ». Le gouvernement Duplessis apparaît hypocrite avec sa « petite » croix de bois tandis qu'il va de l'avant avec sa loi sur les pensions de vieillesse, cette mesure « communiste » : « Voici un gouvernement "national" qui se dit catholique et qui gouverne comme s'il eut été à l'école d'un Lénine, d'un Karl Marx ou d'un Staline². » Rien de moins. Inutile de dire qu'une figure comme celle d'Arthur Buies est susceptible d'engendrer une crise d'apoplexie chez Grignon. Personne ne sera étonné de voir ce dernier passer Buies à la moulinette.

En 1963, devant l'Académie canadienne-française, un Grignon bien monté sur cette notoriété qui lui permet de devenir maire de village explique sa position à l'égard de Buies. Il a voulu s'en débarrasser, dit-il. De son grand roman populaire, bientôt adapté pour la radio comme

1. Claude-Henri Grignon, « Le Christ à Québec », *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, 1^{er} janvier 1937, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 60.

pour la télévision, il aurait fait un échafaud pour présider à l'exécution de Buies. « Cet écrivain de gauche là me désespère et me dégoûte », explique-t-il aux membres de la conservatrice académie fondée par Victor Barbeau. Il dit encore : « J'ai bien fait de m'attaquer à Buies, anticlérical. [...] On a bien fait de condamner *La Lanterne*³. »

En intégrant la figure de Buies à son téléroman, Grignon a voulu en chasser toute la lumière⁴. L'auteur des *Belles histoires des pays d'en haut* en a fait une sorte d'épouvantail, un petit scribe alcoolique, voué à soutenir tant bien que mal, grâce à sa charpente malingre, les échafaudages en faveur de la colonisation sur lesquels monte pour se faire mieux entendre son ami, le gros curé Antoine Labelle. Grignon ne se demande pas un instant comment cet anticlérical farouche se trouve ainsi attaché aux pas d'un curé. Le principe d'attraction qui opère entre un anticlérical et un curé n'est pourtant pas banal. Il tient à cette magie de l'amitié que Montaigne a déjà résumée dans une formule pour parler de ses liens avec La Boétie : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Comment Buies, qui récite le crédo progressiste, peut-il se placer en orbite autour d'une figure religieuse tonitruante ? Peu intéressé à le découvrir, Grignon ne souhaite au fond que conduire Buies aux portes de l'oubli ou des Laurentides, comme il le dit. Mais en l'y abandonnant sur le seuil avec tout le bruit qui entoure son œuvre, Grignon aura contribué malgré lui à le sauver

3. *Ibid.*; « Arthur Buies ou l'homme qui cherchait son malheur », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7, 1963, p. 36-37.

4. Voir à ce propos nos textes consacrés à ces questions : Jonathan Livernois, « Le pouvoir démiurgique d'un critique : Arthur Buies, personnage de Claude-Henri Grignon », *@analyses. Revue de critique et de théorie littéraire*, vol. 6, n° 1, hiver 2011, p. 362-383 ; Jonathan Livernois, « “Les pays d'en haut” ou la nouvelle victoire du père Grignon », *Le Devoir*, 29 janvier 2016 ; Jean-François Nadeau, « Un bel avenir », *Le Devoir*, 4 mai 2015.

de cet oubli auquel il était promis par l'Église et ses clercs. C'est en effet en bonne partie grâce aux *Belles histoires des pays d'en haut*, une œuvre en tout point contraire à l'esprit de Buies, que le nom de cet audacieux a surnagé jusqu'aux rives de nouveaux publics.

Buies a été remis en lumière en un temps où l'on tentait d'édifier un pays qui, à défaut d'avoir des contours politiques clairs, cherchait à se convaincre qu'il avait au moins pour lui sa souveraineté littéraire. Le renouvellement d'intérêt à l'égard de Buies coïncide, dans cet esprit, avec un engouement pour la réédition d'ouvrages appartenant à ce qu'on appelle le « patrimoine national ». Chacun souhaite pouvoir grimper sur les épaules de devanciers capables de l'aider à s'élever pour voir plus loin. L'attention est revenue sur Buies d'abord en raison de son écriture, dont on a dit à raison qu'elle comptait, au pays des érables, pour ce qui avait été écrit de mieux au XIX^e siècle. Buies avait en effet pour lui d'avoir du panache et d'être à peu près le seul de son espèce à avoir su pousser dans un terreau d'idées qui était beaucoup plus favorables à l'épanouissement de zouaves pontificaux qu'à des libres-penseurs. Mais Buies demeurera malgré tout assez peu diffusé. Hormis ses chroniques, publiées dans une élégante mais confidentielle édition universitaire, et quelques rééditions sommaires, dont ses *Lettres sur le Canada* et un choix de textes, la plupart de ses livres n'ont jamais été réédités. À compter des années 1970, des universitaires, comme Sylvain Simard, Jean-Pierre Tusseau, Laurent Mailhot et Francis Parmentier, se sont un peu plus intéressés à ce solitaire qu'est Buies, mais sans pour autant que ses livres soient repris, loin de là. Si bien que malgré la singularité et l'intérêt manifeste du personnage, les travaux d'érudition à son sujet sont demeurés rares. La connaissance de ses écrits continue d'apparaître confidentielle, malgré des perspectives nouvelles qui se dégagent à son égard.

Au même moment, *Les belles histoires des pays d'en haut* continuent d'être présentées en boucle à la télévision. Au point où ce médium finit par s'autoriser de cet intérêt qu'il a lui-même fabriqué pour se justifier de créer une nouvelle série, *Les pays d'en haut*, diffusée à compter de 2016.

Devant Buies, c'est un peu comme si l'histoire s'était mise de longue date au neutre, incapable d'embrayer en se servant de lui comme vecteur de propulsion vers une autre vision du passé autant que de l'avenir. Peu d'auteurs apparaissent en tout cas aussi satisfaisants à lire dans ce que nous a laissé ce XIX^e siècle canadien. Mais connaît-on seulement Buies pour la peine? La grande plongée au cœur du personnage reste à faire.

PARCOURS D'ARTHUR BUIES

Né en 1840 à la Côte-des-Neiges⁵, rapidement orphelin de mère, abandonné par son père et laissé à des membres de sa famille à Rimouski, Arthur Buies s'installe à Paris contre le gré de son père, qui voulait l'envoyer au Trinity College de Dublin. À Paris, il est (un peu) soutenu par l'abbé Thomas-Étienne Hamel, qui écrit à Louis-Jacques Casault, recteur de l'Université Laval et cousin de la défunte mère de Buies: « Je vous avouerai pour ma part que si ses opinions religieuses ne changent pas, ou mieux, s'il n'en acquiert pas, je n'en voudrais pas comme élève de l'Université [Laval]. Mieux vaut le protestant le plus fanatique qu'un jeune homme qui nie tout et rit de tout⁶. » Sa tante,

5. Pour une biographie d'Arthur Buies, voir l'édition critique des *Chroniques* d'Arthur Buies par Francis Parmentier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (PUM), 1986 (t. 1) et 1990 (t. 2).

6. Lettre du 9 août 1857, dans Arthur Buies, *Correspondance*, édition préparée et présentée par Francis Parmentier, Montréal, Lux, 2017, p. 54.

Luce Drapeau-Casault, apprend qu'il a quitté Paris pour finir par s'engager dans les armées de Garibaldi qui guerroyaient contre la papauté. Elle n'en revient pas de se retrouver devant un mécréant. « [N]on, cela n'est pas possible, Arthur, né dans la religion chrétienne et élevé dans les principes religieux⁷. »

De retour au pays en 1862, après avoir galéré en France et en Italie, Buies s'impose rapidement à l'Institut canadien de Montréal. Le jeune homme présente des conférences sur divers sujets politiques. Quand paraît sa *Lanterne*, à partir de septembre 1868, il n'est pas un inconnu : il a notamment fait paraître des *Lettres sur le Canada* (1864 et 1867), qui dénonçaient la peur qu'engendre la religion catholique et le mur qu'elle érige autour du Bas-Canada, incapable de jouir des progrès de la science et des Lumières. Sans surprise, les mots sont durs, voire violents, contre ce rouge impénitent qu'est Arthur Buies. Il est considéré comme un ennemi de l'État, de la religion, des bonnes mœurs. On le voit comme un ami du diable. Ainsi, dans le *Constitutionnel* de Trois-Rivières du 21 septembre 1868, on peut lire : « M. Buies avait annoncé qu'il ferait à Trois-Rivières un dépôt spécial de son petit pamphlet *La Lanterne*, ajoutant d'un air malin que Trois-Rivières a particulièrement besoin de lanternes. Mais, sans doute par contrainte de nos règlements municipaux contre les dépôts d'ordures, M. Buies n'a point tenu sa promesse. Personne ne s'en plaint du reste, car on sait bien ici que les lanternes de M. Buies ne peuvent être que des vessies. »

La Lanterne canadienne de Buies est directement inspirée de *La Lanterne* du pamphlétaire français Henri Rochefort (1831-1913), dont les 74 numéros parurent de mai 1868 à novembre 1869. Le républicain Rochefort sera des années plus tard boulangiste et antidreyfusard, admi-

7. Lettre du 22 mars 1861 à Arthur Buies, dans *Ibid.*, p. 85.

rateur du royaliste Charles Maurras. C'est cet homme-là que visite en 1909 le journaliste Jules Fournier, lequel a peut-être eu entre ses mains de rares numéros de *La Lanterne* ou, à tout le moins, la synthèse de son cru qu'en fit paraître Buies en 1884. Fournier affirme en tout cas que Buies avait adressé à Rochefort des numéros de son propre journal, ce qui ne laissa dans la mémoire que des traces très vagues, observe Fournier⁸. Le Rochefort bouillonnant qu'admire Buies dans la décennie 1860 devra s'exiler en Belgique tandis que le gouvernement du Second Empire fait saisir les exemplaires de son journal et condamne son rédacteur à la prison. Buies n'aura pas à subir les mêmes vexations. Son hebdomadaire paraîtra du 17 septembre 1868 au 18 mars 1869. En tout, 27 numéros. C'est beaucoup au cœur de l'adversité, au moment où le conservatisme et l'ultramontanisme sont au faite de leur puissance au Bas-Canada. Buies mène sa barque seul. Il travaille dans la nuit. Il dit : « Ma chambre est pleine de fantômes. Dans un coin, le diable qui rit à se tordre. » Ce château de papier, le sien, il le défend à coup de plumes. Les avis défavorables lui font perdre jusqu'aux petits camelots sur lesquels il compte pour livrer ses idées.

Dans la réédition partielle et réaménagée de *La Lanterne* qu'il publie en 1884, Buies rappelle le climat de l'époque : « Chaque numéro contenait seize pages remplies de terribles vérités qu'on ne pouvait, sans une témérité inouïe, exprimer à cette époque d'aplatissement général dans toutes les classes de la société, et surtout parmi la jeunesse presque tout entière accaparée par les jésuites. Ceux-ci trouvaient dans l'évêque Ignace Bourget (1799-1885) un appui obstiné par aveuglement et despotique par fanatisme. » On comprend que la pression a été forte sur l'homme : « Cette durée fut courte, par la raison que la

8. Jules Fournier, *Mon encrier*, Montréal, Fides, 1965, p. 167.

LANTERNE venait trente ans trop tôt, et que l'auteur dût succomber sous la persécution et sous les effets de la guerre sourde, mais persistante, haineuse et acharnée, qu'on lui faisait de cent manières différentes⁹.» Quinze ans après l'originale, cette édition de 1884 sera condamnée par le cardinal Taschereau de Québec, comme quoi les cieux n'étaient pas devenus beaucoup plus cléments. *La Lanterne* morte, Buies ne l'est pas pour autant. Il va mener de nouvelles offensives médiatiques dans un espace où les batailles perdues sont nombreuses. Il publiera l'éphémère *Indépendant* en 1870 et *Le Réveil* en 1876. Au début de la décennie, il sera chroniqueur dans quelques périodiques, comme *Le Pays* et *Le National*.

On a souvent fait grand cas de la « redécouverte » de Dieu qui secoue Buies en 1879, de sa rencontre et son amitié avec le curé Labelle ainsi que de l'écriture de monographies de colonisation pour le compte du gouvernement libéral de Joly de Lotbinière et celui, libéral-national, d'Honoré Mercier. On ajoutera à cela son indéniable alcoolisme – il passe quelque temps à l'hôpital Notre-Dame en 1882 et son médecin en témoigne – et ses grandes difficultés financières de la décennie 1890. En 1894, il ira même jusqu'à prêter son nom pour la publicité, dans *La Patrie*, d'un remède comme on en trouve alors tant : le Anchor Weakness Cure. Même l'ultramontain Jules-Paul Tardivel, qui n'était pas tout à fait un ami de Buies, trouve en ce dernier matière à faire la publicité de son Dieu. Ainsi Tardivel peut écrire, à la mort de Buies en 1901 : « M. Buies était un écrivain de marque. Autrefois, il a écrit des pages regrettables contre la religion et ses ministres ; mais dans ces derniers temps, il a consacré sa plume bien trempée à des sujets utiles, particulièrement à la description de notre province

9. Arthur Buies, *La Lanterne par Arthur Buies*, Montréal, s. n., 1884, p. 3.

et de ses diverses ressources. C'était un Canadien français dans toute la forme du terme. Il est mort en chrétien, ayant reçu les derniers sacrements en pleine connaissance. Que son âme repose en paix¹⁰ ! »

Quoi qu'il en soit, il faut se garder de considérer qu'il existe une sorte de palinodie dans le parcours de Buies¹¹. Loin s'en faut. Son ironie ne se dissipe pas et s'il devient l'ami du curé Labelle, c'est sans doute parce que, de tous les curés, celui-ci l'est bien peu, et qu'il est suprêmement humain. C'est l'homme du progrès que Buies admire en lui, le colosse qui voit avant tout le monde le « Nord de l'avenir », dont le territoire sera lardé par les chemins de fer : « Il savait combien toutes ces choses sont proches de nous, bien plus proches qu'on ne pense, parce qu'il était pénétré de l'esprit de son temps, parce qu'ayant passé presque sa vie entière au milieu des autres hommes, en pleine fièvre de conceptions et d'éclosions continuelles, il comprenait, devinait tous les progrès et pouvait les prédire aussi sûrement que celui qui édifie une hypothèse sur des expériences multipliées¹². »

À peine assagi, comme on veut bien le croire, Buies dénonce encore la censure dans des textes du début de la décennie 1890. Est-il vraiment calmé, cet homme qui, en 1894, envoie une lettre mordante au premier ministre conservateur Taillon afin de poser sa candidature comme trésorier de la province, lui qui a « l'habitude d'administrer des affaires en déconfiture et de trouver toute espèce de moyens de faire face aux plus redoutables éventualités¹³ » ?

10. « Mort de M. Arthur Buies », *La Vérité*, 2 février 1901, p. 7.

11. Comme le montre bien, par ailleurs, Jean-Pierre Tusseau, « La fin "édifiante" d'Arthur Buies », *Études françaises*, vol. 9, n° 1, février 1973, p. 45-54.

12. Arthur Buies, *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle*, Québec, C. Darveau, 1891, p. 77.

13. D'abord paru dans *La Revue moderne*, avril 1923, p. 12, repris dans Buies, *Correspondance, op. cit.*, p. 291.

Mais surtout, Buies a à cœur de créer une littérature nationale, réelle. C'est un trait qui semble traverser toute son œuvre et qui, peut-être, l'unit au fond à Jules Fournier, qu'on verra peut-être trop facilement comme l'un de ses héritiers.

Dans sa monographie consacrée au Saguenay, qui paraît en 1896, Buies donne la mesure des limites du monde de l'esprit auxquelles il se heurte :

Dans un pays comme le nôtre, il est presque impossible de faire un ouvrage purement littéraire ou historique : le champ intellectuel n'est pas encore assez large, ni les esprits surtout. Ceux-ci sont en proie à une foule d'obsessions morales, à une diversité infinie de préventions, de petites jalousies, d'étroites considérations qui leur font perdre de vue le but et empêchent de voir l'horizon par delà les crépuscules qui voilent leurs regards. [...] Quant à moi, dans le présent ouvrage, comme dans d'autres analogues, déjà publiés, et dans d'autres qui vont suivre et dont je veux faire une série de monographies canadiennes, je n'ai eu en vue que le but à atteindre, qui est l'édification d'une littérature vraiment nationale.

Et cela passe par des prises de parole *libres* : « Une qualité vraiment extraordinaire du présent ouvrage, c'est qu'il est de moi. Pour cette qualité-là, je tiens à la signaler moi-même ; je laisse le public juger des autres, s'il en trouve. Surtout je ne lui demande pas d'indulgence ; il en a fait un abus tellement grand qu'aujourd'hui l'on ne peut plus établir de distinctions, ce qui est vraiment humiliant pour ceux qui croient y avoir droit¹⁴. » Dire *je*, au XIX^e siècle, n'est pas une simple volonté pronominale. Cela suppose une liberté d'esprit qui détonne dans un climat où le « nous » écrasant prévaut et prévaudra jusqu'aux années 1960 – comme l'écrira alors Pierre Vadeboncoeur. Et on en revient au tout premier numéro de *La Lanterne*, où

14. Arthur Buies, *Le Saguenay et le Bassin du Lac Saint-Jean. Ouvrage historique et descriptif*, 3^e éd., Québec, Léger Brousseau, 1896, p. 418-420.

Buies écrit : « Aujourd'hui, je dis *je*. » Le décor est définitivement planté.

CE QUE VOUS LIREZ

Le souhait initial était de faire paraître l'ensemble des numéros. Une telle édition, volumineuse et coûteuse, n'était guère envisageable. Nous avons donc choisi de reproduire ici 7 numéros de *La Lanterne* parmi les 27 qu'Arthur Buies a fait paraître¹⁵, seul, entre septembre 1868 et mars 1869. D'autres commentateurs ont plutôt fait le choix d'en extraire certains passages, comme Marcel-A. Gagnon et Laurent Mailhot¹⁶, qui ajoutèrent à leur florilège des extraits de ses autres ouvrages. Nous avons plutôt privilégié la publication de numéros *in extenso*, parce que l'économie générale de chaque livraison de *La Lanterne* épouse le propos même de Buies, qui crée tout un réseau de sens et de références courant à travers l'ensemble. On ne saurait en extraire des parties qui perdraient, par cette opération, une large part de leur impétuosité, passant entre autres par l'itération, presque monomaniaque, des mêmes thèmes.

Les numéros retenus ici nous apparaissent en outre révélateurs de l'esthétique et de la pensée de Buies, lequel s'attaque à quelques cibles privilégiées : l'Église catholique, ici et ailleurs (en témoignent les extraits de journaux étrangers), qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, comme la politique et l'éducation ; un clergé hypocrite et mesquin, à commencer par le chef du courant ultramontain

15. Ils sont d'ailleurs disponibles sur le portail de BAnQ.

16. *La Lanterne d'Arthur Buies. Propos révolutionnaires et chroniques scandaleuses. Confessions publiques*, textes choisis et commentés par Marcel-A. Gagnon, Montréal, Éditions de l'Homme, 1964 ; *Anthologie*, introduction et choix de textes par Laurent Mailhot, Montréal, Bibliothèque québécoise (BQ), 1994 [Hurtubise, 1978].

au Bas-Canada, Mgr Ignace Bourget ; l'incurie et l'hypocrisie (encore) des élites conservatrices, à commencer par George-Étienne Cartier, sur qui Buies tire ses cartouches de gros sel ; le régime confédératif, auquel il oppose l'annexion aux États-Unis, une solution qu'envisagent à la même époque Louis-Joseph Papineau et d'autres rouges¹⁷.

Le lecteur sera peut-être surpris par un aspect qui ne va plus de soi aujourd'hui : la très grande densité de la culture médiatique, de ce qu'on a appelé la « civilisation du journal¹⁸ ». En effet, Buies construit chaque numéro de *La Lanterne* en l'intégrant dans un réseau serré, constitué par les journaux du moment. En somme, les périodiques se relancent, se critiquent, s'interpellent, se citent, se plagient. Guillaume Pinson rappelle que, de 1764 à 1859, plus de 300 périodiques sont lancés au Québec, fussent-ils très souvent éphémères ; de 1860 à 1900, on peut compter 600 nouveaux titres¹⁹. Et c'est sans compter tous les journaux étrangers qu'un Arthur Buies peut lire, dans la salle de lecture de l'Institut canadien de Montréal ou ailleurs. Les perspectives idéologiques les plus diverses trouvent dans tous ces périodiques autant de canaux de diffusion. Même si la grande presse d'information se développe dans les années 1880, on sait que les journaux seront longtemps un outil important pour les partis politiques, y compris au xx^e siècle. Très au fait de tout ce qui se dit dans l'univers de la presse écrite, Buies produit une sorte de tragi-comédie où la citation montre sans cesse que la liberté de la presse et son foisonnement ne forment pas une équivalence de

17. Yvan Lamonde et Jonathan Livernois. *Papineau. Erreur sur la personne*, Montréal, Boréal, 2012, *passim*.

18. Dominique Kalifa et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au xix^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

19. Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université Laval (PUL), 2016, p. 78.

Le *Nouveau Monde* vante notre instruction, il est sorti (quand je dis sorti, c'est une figure) du séminaire ; voyons-le.

Il s'agit de la statue de la reine Victoria. Comme la chose doit se faire, dit-il, par des souscriptions volontaires, nous n'avons pas un mot à dire du mérite, du prix ou de l'à-propos du mouvement.

Vous figurez-vous ce que c'est que le *mérite et le prix d'un mouvement* !

Le *Nouveau Monde* est un des 1 sur 6 contenus dans le tableau du *Journal de l'Instruction*.

Parlant du conflit de juridiction survenu la semaine dernière entre le gouvernement et le tribunal de M. Berthelot, il dit :

“ Tout est suspendu pendant quelques minutes : puis la cour reprend à rendre des jugemens.

Mettes-vous dans les 5.

* *

Je reprends. La jeunesse sort des collèges, bouffie de prétentions, mais vide de science.

Elle ignore les choses les plus élémentaires, sans parler du grand mouvement scientifique de notre époque, des découvertes de la géologie, du développement de la race humaine sur toutes les parties du monde, des études nombreuses et variées faites sur tant de sujets divers, qu'il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui... Cela est bien simple, on enlève aux jeunes gens tous les livres ; ils ne peuvent lire que ceux de la petite bibliothèque du séminaire, et Dieu sait ce que sont ces livres ? Histoire ancienne, Rollin, et rien que Rollin, Gibbon n'existe pas ; histoire de France, Gaboure ; mais Thiers, Thierry, Henri Martin, Mignet, Michelet, inconnus ! Poésie, Lefranc de Pompignan, J. B. Rousseau, un peu de Racine, encore moins de Corneille, voilà le bagage. Eloquence, oraisons funèbres de Bossuet ; Fénelon est dangereux.

Un élève apportait, il y a quelques années de ses vacances, Shakespeare et *l'Existence de Dieu*. Il voulait connaître ce que c'était que ce Shakespeare dont on parle tant, et comment l'existence de Dieu se prouvait par Fénelon. On lui ôta ces deux livres dès le premier jour, Shakespeare est un Anglais qui ne parle pas de la nationalité canadienne, et Fénelon apprend à raisonner.

Voilà !

* *

Je reçois la communication suivante :

“ La sécularisation des propriétés accaparées, en Espagne, par les Jésuites et autres corps religieux, va sans doute ramener les mêmes doléances et lamentations. On criera encore à la spoliation. Ces opérations qui ont fait le tour du monde et qui passeront ici un jour comme ailleurs, sont maintenant bien comprises. Ce sont de simples revendications. L'état, représentant la société dépouillée par les corps religieux, ne fait que rentrer dans son bien. On avait mis un bandeau sur les yeux des populations pour les dépouiller ; les populations reprennent leurs biens quand elles y voient clair. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Victor Emmanuel, cédant aux arguties de quelques casuistes, a eu la candeur d'indemniser les corps religieux. Qu'y a-t-il gagné ? Plus de malédictions que s'il eût repris le bien de la nation, là où il le trouvait, sans cérémonie. L'exemple ne sera pas perdu pour les Espagnols.”

la liberté. Mais Buies ne carbure pas à des abstractions. Il montre par des cas concrets, en conviant à son service un rire mordant, à quel point tout un chacun s'efforce de masquer le vide de ses pensées. Il décoche des traits qui vont droit au cœur de leurs cibles. Buies démonte les discours pour en montrer l'imposture.

Dans *La Lanterne* de Buies, les principales cibles sont *Le Nouveau Monde*, *L'Ordre* et *La Minerve*. Le premier, qui aura une longue existence (1867-1900), a un tirage de 4000 exemplaires à sa fondation. En 1899, il tire à 14211 exemplaires. André Beaulieu et Jean Hamelin le disent sans ambages : *Le Nouveau Monde* est « le porte-parole de l'évêque de Montréal, Monseigneur Ignace Bourget²⁰ ». Ultraconservateur comme l'est Monseigneur, le journal appuiera la Confédération. *L'Ordre* (1858-1871), à la même époque, est partagé entre une volonté de défendre un certain libéralisme (modéré) et son respect des directives de l'Église catholique, ce qui crée une belle confusion. Et Buies de résumer la situation dès le premier numéro de *La Lanterne* : « Il est évident que *L'Ordre* n'est d'aucun parti, puisqu'il s'habille indifféremment de toutes les défroques. » *La Minerve* (1826-1899), journal à l'histoire longue et mouvementée, est d'abord patriote, dans la mouvance de Louis-Joseph Papineau, puis réformiste, et enfin conservatrice, soutenant notamment George-Étienne Cartier. Buies, près du journal *Le Pays*, frappe sur ces journaux sans ménagement.

La Confédération a à peine un an quand paraît le premier numéro de *La Lanterne*. Les conservateurs, au Québec et à Ottawa, ont remporté une importante victoire électorale à l'automne 1867 : « Les conservateurs obtiennent 101 des 181 sièges à la nouvelle chambre des communes du nouveau Canada et au Québec, ils remportent 45 des

20. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise*, t. 2, Québec, PUL, 1975, p. 106.

65 comtés, 23 des députés dont 20 conservateurs – plus de la moitié – étant élus « par acclamation »²¹. » Certes, les représentants de la Nouvelle-Écosse élus à cette occasion sont contre le nouveau régime confédératif, mais la nouvelle province finira par rentrer dans le rang.

Les libéraux-conservateurs (appellation qui a tout du « produit chimérique de deux choses impossibles à accoupler », dira Buies dans le premier numéro de *La Lanterne*) de John A. Macdonald forment le gouvernement fédéral tandis qu'à Québec, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau devient premier ministre. Les hommes au pouvoir, comme George-Étienne Cartier, le lieutenant de Macdonald qui joue les seconds violons, incarnent pour leurs ennemis ces gens qui se sont compromis, passant de l'idéal républicain du Parti patriote à la politique mi-chair mi-poisson des réformistes, pour finalement adhérer au conservatisme qui préside à l'établissement de ce nouveau régime colonial dans l'Amérique du Nord britannique. Est-il nécessaire de dire au passage que, dans la glissade où s'engagent ces gens-là, ils trouvent sur leur trajectoire bien des occasions de s'enrichir considérablement ?

À cela, il faut ajouter l'alliance des conservateurs avec le clergé. Ce dernier s'affirme largement dans les débats sur la Confédération et pendant la campagne électorale de 1867. Louis-Antoine Dessaulles, rouge parmi les rouges, c'est-à-dire libéral radical dans la tradition héritée de Papineau, dénonce plus ou moins anonymement, dans le journal *Le Pays* (1852-1871), les comportements du clergé. Ces hommes de robe n'hésitent pas à menacer, dicter et influencer à leur guise, au nom de la préservation de leur pouvoir. On se croirait en quelque sorte dans une société du Moyen Âge où, faute d'un État solidement constitué hors de l'Église, le pouvoir ecclésiastique s'étend à sa guise,

21. Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. 1, 1760-1896, Montréal, Fides, 2014 [2000], p. 354.

prenant volontiers des poses qui tiennent en définitive plus d'un rôle national que religieux.

Au fond plus canadienne que romaine, et plus nationale que céleste, cette Église exerce une véritable puissance sur les affaires de l'État. Son pouvoir s'illustre dans l'ultramontanisme de l'évêque de Montréal, Ignace Bourget. Rigoriste, Bourget a cette volonté constante de s'immiscer dans les affaires temporelles, tout en montrant une intolérance de tous les instants contre les principes de liberté de penser et de culte. La pensée de Bourget se manifeste dans différents phénomènes, comme l'envoi de soldats canadiens-français, les zouaves, pour défendre les États pontificaux contre les soldats de Garibaldi. Les succès fameux des zouaves, leur accoutrement, le culte dont ils feront l'objet malgré leurs faillites au combat, tout cela justifie contre eux l'humour grinçant de Buies. Mentionnons encore les condamnations multiples de l'Institut canadien de Montréal par cette Église. Fondé en 1844, cet Institut affiche un libéralisme et une indépendance de plus en plus radicaux qui a l'heur de déplaire à Mgr Bourget. Il réussira même à faire mettre à l'Index l'*Annuaire* de l'Institut en 1869. Bref, cela ne fait pas de doute : c'est un sale temps pour les rouges, pour les libéraux radicaux, qui verront de plus en plus certains des leurs édulcorer cette doctrine politique pour ne pas effrayer les électeurs – comme Wilfrid Laurier, qui concrétise la chose dans un discours de 1877.

Évidemment, tout cela n'arrête pas Arthur Buies. Ce serait bien plutôt le contraire.

LA MISE EN PAGE DE LA LANTERNE

La mise en page et la présentation graphique de *La Lanterne* participent de l'expression des idées de Buies et ne sont certainement pas innocentes. Les travaux de Micheline Cambron et de Guillaume Pinson ont bien montré com-

ment les journaux bas-canadiens sont généralement construits au xx^e siècle : de longues colonnes séparées par des traits, déhiérarchisant les ensembles, contrairement à ce qui se produit en France, surtout à partir des années 1830, tandis qu'un rez-de-chaussée est consacré au « divertissement et à la fiction » tandis que le « haut-de-page » est consacré aux informations sérieuses. Ainsi, dans les journaux bas-canadiens, « [l']information, l'opinion, la publicité et la fiction cohabitent dans le même espace scandé par les colonnes, un espace "décentralisé" et moins ordonné que celui de la France²² ». Seulement voilà : Buies ne construit pas du tout *La Lanterne* de cette manière. Il reprend, presque à l'identique, l'économie générale des pages, la structure des paragraphes séparés par des astérisques que l'on retrouve dans les numéros de *La Lanterne* de Rochefort. Il est intéressant de constater, aussi, que la publicité est reléguée à la fin de *La Lanterne canadienne*, contrairement à ce qui se produit généralement dans les journaux de l'époque au Bas-Canada. Si les contaminations croisées de la littérature et de la publicité ne sont pas les mêmes que celles qu'a pu constater, notamment, Micheline Cambron dans *Le Canadien*²³, force est de constater que la fiction n'est peut-être pas absente des publicités de *La Lanterne*. Dans l'une de ces publicités, on peut lire :

T.F. STONEHAM,

Fabricant de stores transparents et jalousies rustiques de toutes les dimensions,

N^o 205, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

Cadres en or, argent, cristal, et coloriés, paysages, fleurs, et ornements gothiques.

22. Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord*, op. cit., p. 115.

23. Voir Micheline Cambron (dir.), *Le Canadien. Littérature, espace public et utopie*, Montréal, Fides, 1999.

M. Stoneham exécute rapidement les commandes qu'il reçoit pour magasins, bureaux, demeures privées, églises.

Les meilleurs artistes allemands, français et italiens sont employés chez lui.

J'ai visité l'établissement de M. Stoneham et je crois ne pouvoir trop le recommander : à défaut de vitraux peints pour les églises ; on y trouvera des rideaux transparents qui en tiennent lieu.

M. Stoneham a introduit lui-même cet art en Canada, il y a quelques années, et déjà il en a répandu les produits dans tout le pays et partout ils ont été également appréciés.

Le « je » de cette publicité est-il celui de Buies ? Peut-on l'imaginer recommander, avec des boniments publicitaires, à des membres du clergé, d'acheter de faux vitraux pour leurs églises respectives ? N'est-ce pas plutôt une façon de relancer, subrepticement, la critique contre la religion de façade, en trompe-l'œil, qui est tout sauf un vecteur de sincérité spirituelle²⁴ ? Devant l'appauvrissement intellectuel, dont l'action de la religion menace la culture, et de la vie sociale, Buies s'insurge. Il en a contre toutes les morales de poltron. Y compris celle qui préside à la publicité.

Mais il est temps de lire *La Lanterne*. Elle possède son souffle propre. Si longtemps après qu'on l'eut enterré, on ne peut que constater en s'y penchant qu'elle respire encore.

Jonathan Livernois et Jean-François Nadeau

24. Voir notre analyse complète de cette publicité dans Jonathan Livernois, « Arthur Buies : La rébellion littéraire contre elle-même », *Zinc*, n° 42, 2017, p. 59-66.



LA
LANTERNE

VOL. I. MONTRÉAL, 16 OCTOBRE 1868. No. 5.

J'ai fini par découvrir la signification du mot impie. Le *Nouveau-Monde* s'offre pour deux sous, et personne ne l'achète; la *Lanterne* se vend six sous, et tout le monde la demande.—Donc je suis impie.

*
* *

REMERCIEMENTS

NOUS TENONS D'ABORD À REMERCIER M. Philippe Gagnon, M.A. en études classiques, coordonnateur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), pour son aide précieuse afin de traduire et de mettre en lumière de nombreux passages en latin de *La Lanterne*.

Nous reconnaissons la collaboration de Catherine Picard, auxiliaire de recherche à l'Université Laval, qui a saisi tous les textes de *La Lanterne* en vue de la préparation de cet ouvrage.

Nous remercions également M. Gilles Gallichan, historien et bibliothécaire retraité, pour ses précieuses connaissances de l'iconographie chrétienne traditionnelle.

Nous avons bénéficié du soutien du programme Développement Savoir du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

TABLE DES MATIÈRES

Lire Buies	7
Numéro 1. 17 septembre 1868	27
Numéro 2. 24 septembre 1868	49
Numéro 5. 16 octobre 1868.....	67
Numéro 9. 12 novembre 1868.....	85
Numéro 10. 17 novembre 1868	113
Numéro 23. 18 février 1869	143
Numéro 27. 18 mars 1869	171
Remerciements.....	195

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN MAI 2018 SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE
COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

La Lanterne

« Jongleurs, artisans d'ombres, fabricants de fausses clefs pour les verrous du paradis, arrière, laissez l'homme libre afin qu'il grandisse; et si vous ne pouvez le suivre, ne cherchez pas du moins à le retenir », écrit Arthur Buies dans *La Lanterne*. Ce journal, digne de l'esprit des Lumières et jamais réédité intégralement, est une étoile filante dans le ciel de l'histoire des idées au Québec. Il ne paraît que durant un bref moment, de septembre 1868 à mars 1869. Arthur Buies, son seul animateur, frappe de sa plume les conservateurs et les religieux. Il peste contre la bêtise et la superstition dans lesquelles sont englués ses contemporains. Il traite aussi de sujets politiques, comme la Confédération ou de l'annexion aux États-Unis, de nouvelles internationales, notamment de la révolution espagnole de 1868 et des après-coups du Risorgimento. Esprit révolté et curieux, anticlérical, ses adversaires le vouaient à l'oubli ou, à l'instar d'un Claude-Henri Grignon, l'auteur des *Belles histoires des pays d'en haut*, à la damnation sous forme de portrait caricatural. Nous faisons revivre ici son œuvre en publiant dans leur intégralité sept numéros de *La Lanterne*.

Édition présentée et annotée par Jonathan Livernois et Jean-François Nadeau.